

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

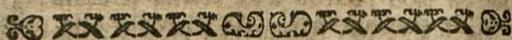
Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre L. Lady Grandison. Suite.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2107



LETTRE L.

Lady GRANDISON. Suite.

Mercredi, 16. Mai.

La conférence se tint en Italien. Il n'étoit que sept heures du matin quand nous nous rassemblâmes dans mon antichambre.

J'avois dit à Mademoiselle Clémentine qu'elle devoit entamer le sujet; mais sir Charles la voyant un peu embarrassée, la soulagea... Vous me faites, Mademoiselle, lui dit-il, un grand honneur, & il est digne de notre amitié fraternelle, que vous me demandiez mon opinion sur quelque sujet qui peut vous intéresser. La guérison de notre chère Harriet (Dieu en soit loué!) n'a point laissée de désir dans mon cœur aussi ardent que celui de votre bonheur. Permettez moi de vous dire, ma chère Mademoiselle Clémentine, qu'il est nécessaire au nôtre.

Il l'est en vérité, Mademoiselle, lui dis-je, en lui prenant la main. La tendresse, l'amour, le respect, j'en suis sûre, étoient dans mon air, s'il exprimoit ce que j'avois dans le cœur. Elle se baissa avec condescendance sur ma main: elle avoit les larmes aux yeux. Vous me gênez, Madame, par votre bonté... Combien de mes amis j'ai rendu malheureux!

Depuis quelques jours, dit sir Charles, j'ai remarqué que vous avez paru plus mal à votre aise qu'à l'ordinaire. Plût au ciel qu'il
fût

fût en mon pouvoir d'en écarter la cause !

Cela pourroit être. Ah Chevalier ! Je pensois quand j'ai consenti aux articles, que j'aurois pu y trouver plus de bonheur que je n'y en puis trouver à présent.

Chère Mademoiselle Clémentine, dit sir Charles : & il s'arrêta.

Ne foyez pas mécontente de moi, Chevalier. Il faut que je m'y tienne, si on l'exige : mais quoique mes parens indulgens ne me pressent pas par des sollicitations, par des persuasions, ne voyez-vous pas leurs yeux exprimans leurs desirs, & les soupirs de leurs cœurs violer à chaque moment les articles dont on est convenu ?

Chère Mademoiselle Clémentine !

Je savois bien que vous seriez fâché contre moi.

Je ne le suis pas. Il seroit également contraire à l'amitié, & insolent, que je le fusse. Mais, ma chère Clémentine, quelle touchante peinture ne venez-vous pas de faire de la résignation de vos parens à la volonté de leur enfant, dans un article qui leur tient si fort à cœur !

Ne donnez pas un nouveau poids, Monsieur, à mes tristes reflexions. A peine puis-je déjà soutenir la vue du généreux sacrifice qu'ils font de leurs souhaits.

Elle s'adressa ensuite à moi... Supportez moi, chère Lady Grandison, si je rapelle des situations précédentes. Vous savez toute mon histoire... Pour quelques momens supportez moi... Jamais, Dieu m'en est témoin, je n'ai ressenti de l'envie contre vous. Au-contraire je me suis réjoui de trouver si amplement recompen-

se par vous, un mérite que je ne pouvois récompenser moi-même, & de ce que le Chevalier avoit tant gagné au refus que j'ai fait de sa main... Elle s'arrêta...

Continuez, ma très-chère Demoiselle Clémentine, lui dis-je... Ne sommes-nous pas sœurs? Et ne fais-je pas que votre ame est la plus noble des ames?

Je me réjouis, Monsieur, du fond de mon cœur, d'avoir pu agir comme je l'ai fait.

Elle s'arrêta encore: sir Charles se baissa sans parler.

Mais j'espérois encore, reprit-elle, qu'un jour mes parens se laisseroient vaincre pour consentir à ma consécration à Dieu. C'a toujours été mon souhait, Monsieur, jusqu'à ce que vous m'avez engagée dans un compromis. Et alors je résolus de me rendre contente, s'il étoit possible, dans l'état de fille où on me permettoit de rester. Mais que puis-je faire? Mes premiers desirs reviennent. Je ne puis les étouffer; & il me paroît évident, qu'il n'y a qu'un seul moyen, & c'est le couvent, qui puisse me rendre contente.

Chère Mademoiselle Clémentine, dit sir Charles, voulez-vous bien m'accorder que...

Olivia, Monsieur, interrompit-elle, (vous ne savez peut-être pas cela) fait des réflexions injurieuses à mon honneur. C'étoit à la vérité une démarche téméraire que ma fuite en Angleterre. O que cela la soutient dans la course qu'elle a faite ici! Quoique Dieu fait quelle immense différence il y avoit dans nos motifs: les siens étoient d'obtenir ce que je voulois éviter.

ter. Mais votre subite indisposition, Madame, a rendu l'éguillon plus perçant, & l'a porté dans mon cœur. Cela m'a fait voir toute l'irrégularité de ma situation. Peut-il, dites Chevalier, peut-il y avoir quelque expédient qui me mette à l'abri de la censure & de la calomnie, excepté celui de prendre le voile?

Vous me faites la question, Mademoiselle, j'y dois répondre: sûrement il peut y en avoir.

Vous n'êtes pas fâché contre moi, Chevalier? Vous ne m'accusez pas de rompre les articles?

Non, Mademoiselle, pendant que nous nous contentons de raisonner sans rien résoudre. Assurez-vous que votre tranquillité d'esprit est un des principaux objets de mes vœux de chaque jour. Dites, Mademoiselle, tout ce que vous avez sur le cœur. Votre ami, votre frère, écoute sa sœur avec toute la tendresse d'un amour fraternel.

Que de bonté! que de douceur!... Vous dites qu'il y a un autre expédient. Quel, excepté le mariage?

En supposant cela, & que ce fût un expédient recevable... Nous *raisonnons* seulement, Mademoiselle, nous ne *résolvons* rien...

Est-ce vous, Chevalier, dit-elle, d'un air d'impatience, qui me proposez cela?

Je ne le propose pas, Mademoiselle... Je dis que nous *raisonnons* seulement... Mais sûrement vous pouvez être très-heureuse dans le célibat. Il se peut que vous ayez pensé à des plans, qui après de plus mures réflexions, ne vous plaisent plus: mais il y a encore du tems.

Mademoiselle Clémentine a trop de grandeur d'ame pour se laisser troubler par quelque chose que puissent dire des gens mal intentionnés. Elle connoit son propre cœur; & elle a sujet d'en être contente. Quand votre premier souhait seroit satisfait, la mauvaise volonté, & la calomnie ne vous suivroient-elles pas dans les retraites les plus sacrées? Il y a quelques points délicats à considérer dans les situations par où vous avez passé. Vos parens les considèrent. Ils n'ont en vuë que votre bonheur. Vos idées à la vérité sur les moyens ne s'accordent pas avec les leurs. Ils croient qu'un mariage avec un homme de mérite de votre Religion, serviroit à l'affermir. Vous croyez que la prise du voile est le seul expédient. Ce sujet a été fort débattu. Ils sont déterminés à ne vous pas presser: cependant ils n'ont pas changé d'idée. Ne leur sera-t-il pas permis de souhaiter, sur-tout puisqu'ils ne pressent point, qu'ils n'expriment point leurs souhaits? Votre Père, quand il a été en ville, a pressé le Comte de Belvédère, moi l'entendant, de renoncer à toute esperance par rapport à vous. Dieu veuille leur conserver la vie jusqu'à ce qu'ils vous voient heureuse! Vous pouvez être convaincuë qu'ils ne sont pas aussi ardens pour les moyens que pour la fin.

Mon Père, ma Mère, sont la bonté-même! Dieu conserve leurs précieuses vies!... Les larmes couloient le long de ses jouës.

Je suis sûr, ma chère Mademoiselle Clémentine, que vous ne pouvez être heureuse dans aucun genre de vie, si le parti que vous prendriez rendoit vos parens malheureux... Ma-
de-

demoiselle Clémentine pourroit-elle, si même elle prenoit le voile, dépouiller toutes les considérations de famille? Cette vie même contemplative, dont l'idée la charme si fort à présent, ne pourroit-elle pas, quand il seroit trop tard, & avec d'autant plus de regret, peut-être, parce qu'il seroit trop tard, ramener ses pensées, ses affections, avec plus de force, sur un Père & une Mère, s'ils vivoient encore, si justement chéris; sur des frères si desintéressés, & si tendres pour elle; & qui tous ont partagé ses maux si vivement?

Elle soupira; elle pleura; ô Chevalier! ce fut tout ce qu'elle put dire.

Vous ne pouvez, Mademoiselle, vivre uniquement pour vous-même, renfermée en vous-même; & vous pouvez vivre pour Dieu, dans le monde, peut-être avec plus d'efficacité que dans le couvent, par rapport au bien de votre âme, puisque vous avez un pouvoir si ample de faire du bien. Le monde, comme je vous l'ai déjà dit, n'a-t-il pas besoin d'un exemple tel que celui que vous lui pouvez donner?... C'est le cœur seul, Mademoiselle, qui est agréable à Dieu. Votre aïeul maternel, quoique zélé Catholique, prétendoit qu'il y a bien des cœurs qui soupirent dans les couvens; & dans cette supposition, confirmée par un exemple particulier qui l'avoit frappé, il inséra dans son testament des clauses par lesquelles il croyoit vous engager à vous marier. Votre autre grand-Père se joignit à lui pour leur donner plus de force.

Et quelle étoit la peine, Monsieur? Seulement l'abandon d'un bien que je ne souhaite pas;

pas; dont aucun de nous n'a besoin. Nous sommes tous riches. C'est un bien acquis, & non hérité de nos Pères.

Et acquis dans quelle vuë, Mademoiselle? Et pour qui?

Je voudrois que ma famille fût supérieure à de pareils motifs.

Ne doivent-ils pas, ma chère Clémentine, être juges pour eux-mêmes?

Je ne crois pas, dit-elle, qu'il y ait beaucoup de cœurs qui soupirent dans les couvens. Mais supposé qu'il y en ait, si mes parens étoient contents, (car j'avouë que ce point est essentiel pour moi) je suis sûre que je n'en augmenterois pas le nombre. Pour ce que vous dites, que le monde a besoin d'un exemple, tel que celui que je lui pourrois donner; je n'ai pas assez de vanité pour sentir la force de cette raison. C'est à moi à juger, si je trouverois plus la paix de mon ame dans le monde, ou dans un couvent, à moi qui sai qu'après les troubles & les dérangemens de corps & d'ame que j'ai essuyé, la vie retirée est vraisemblablement la plus propre à remettre mes esprits agités.

Ces troubles, ces dérangemens, Mademoiselle, sont finis, graces à Dieu!

J'ai pitié de la pauvre Laurana: je puis lui pardonner, je lui pardonne sincèrement. Ah Monsieur! vous ignorez, peut-être, que l'amour, qui est souvent la cause de coupables lâchetés, comme quelquefois à la vérité il l'est d'une grandeur louïable, a été la cause secrète de la cruauté de Laurana envers moi. Elle ne m'a pas haïe, jusqu'à ce que cette passion se

soit

soit emparée de son cœur. Me rapellerai-je le mauvais de sa conduite, & non pas le bon?

Admirable Clémentine: dit sir Charles: admirable personne! dit sa Harriet, tous deux à la fois.

Elle a été la compagne de mon enfance, continua la sublime Clémentine. Nous avons été élevées ensemble: j'ai été la partie *souffrante*; Dieu soit loué, & non *l'agresseur*. Elle m'a renduë grande, en me donnant le pouvoir de lui pardonner. Que toute ma vengeance soit dans la componction que lui causeront mon pardon, & mes souhaits de contribuër à son bonheur!

Ce seroit une vengeance en effet, dit sir Charles, si une personne qui a agi envers une excellente créature, comme elle a fait envers vous, étoit capable d'une componction générale. Mais, ô la plus noble des femmes, peut-on espérer, si vous pouvez lui pardonner, que vos parens se joignent à vous, en renonçant à leur droit de reversion, pour la recompenser de sa cruauté envers leur enfant, qui avoit été confiée à ses tendres soins & à sa protection? Pouvez-vous, Mademoiselle, voir avec indifférence ces traits de l'amour de vos parens, qui leur a fait ressentir sa barbarie envers vous?... Ma chère Mademoiselle Clémentine, vous ne devez pas prétendre être au dessus de la nature. Souvenez-vous que vos Grands-Pères n'ont jamais destiné ces biens à Laurana. Ils ont seulement voulu prendre une précaution pour vous les assurer plus efficacement; & au défaut de descendants de vous, à votre frère aîné, qui toutefois ne les souhaite pas. Il souhaite ardemment que

vous vous mariez. Il veut seulement que ces biens ne puissent pas venir à la cruelle Laurana. Si vous pouvez renverser le dessein de vos Grands-Pères par rapport à vos propres intérêts, devez-vous nuire aux prétensions de votre frère?

O Chevalier!

Devez-vous penser à disposer des droits de votre frère? N'avez-vous pas plus de raison de le considérer à cause de son amour pour vous, que Laurana à cause de sa cruauté?... Abhorré soit à jamais, ma chère Mademoiselle Clémentine, cette sorte d'amour qu'on allègue pour excuser de quelque action extravagante, contraire au devoir, dénaturée!

Elle soupira : ses larmes recommencèrent à couler. Après un silence d'un moment... O épargnez moi, Chevalier, dit-elle... Ne me méprisez pas, Lady Grandison!... Ma raison affoiblie peut m'induire en erreur; mais quand je verrai que c'est une erreur, je n'y persévérerai pas. Je vois que je raisonnois mal par rapport aux intérêts de mon frère. J'étois coupable à vos yeux, ma chère Lady Grandison, je n'en doute pas, d'un faux acte de héroïsme. Je voulois faire *moins* que la justice pour un frère, pour faire *plus* que la justice envers une parente dénaturée.

Tout ce que Laurana peut esperer de vous, ma chère Mademoiselle Clémentine, dit sir Charles, c'est que vous la mettiez en droit de recevoir le legs considerable que lui a fait votre Grand-Père....

Et comment cela se peut-il faire, interrompit-elle, que par mon mariage?... Ah Chevalier!

Tel

Tel est en effet l'état des choses. Tel étoit le dessein. Je ne fais, Mademoiselle, que poser le cas. Je ne conseille rien.

Mais encore, Monsieur, le motif qui peut raisonnablement faire impression sur mes parens, ne doit pas être la première considération pour moi. Pensez y, Monsieur. N'est-ce pas mettre un bien terrestre en opposition avec mon ame immortelle?

Bien loin de là, Mademoiselle. Pouvez-vous douter de la grace divine, pouvez-vous vous défier de votre propre vertu, au point de supposer qu'elle a besoin d'être assurée par un couvent? Rendez vous justice à vous-même, ma chère Clémentine. Vous avez des vertus qui ne peuvent s'exercer dans un couvent; & vous avez les moyens de les exercer à l'avantage d'un grand nombre de gens. Je ne raisonne pas comme Protestant. Le plus zélé Catholique, s'il est sans préjugé, aiant égard aux circonstances où vous êtes, doit convenir de ce que je dis.

Ah Chevalier! vous me prévenez! J'allois vous accuser de raisonner comme un Protestant.

Vos Grands-Pères, Mademoiselle, n'ont-ils pas en effet raisonné comme moi, quand ils ont fait leurs testamens? Votre Père, votre Mère, votre oncle, vos frères ne raisonnent-ils pas ainsi, quand ils souhaitent que vous quittiez toute pensée de prendre le voile? Et n'étoient-ils pas, ne sont-ils pas tous zélés Catholiques? Votre frère l'Evêque, votre pieux Confesseur, n'aquiescent-ils pas à leurs raisonnemens, & ne se rendent-ils pas aux raisons de famille? du moins s'y opposent-ils?

P 5 Elle

Elle baïſſoit les yeux, dans une aimable confuſion. Sir Charles continua.

Votre Mère, Mademoiſelle, qui a donné au monde, vous & vos trois frères, n'a-t-elle pas devant Dieu & devant les hommes, aiant conſacré l'un de vous à Dieu, (vous voyez que je vous parle en ſtile catholique) n'a-t-elle pas, dis-je, un mérite que la vie du cloître n'auroit pu lui donner? Les devoirs d'Epouſe & de Mère, remplis comme ils l'ont été par elle, ne ſont-ils pas d'un plus grand prix que ne peut l'être aucun de ceux qu'on peut remplir dans le couvent? Clémentine ne ſouhaiteroit pas d'être meilleure dans le couvent que ſa Mère l'a toujours été dans le monde.

Elle héſita, ſoupira, baïſſa les yeux. Enfin, que puis-je répondre? dit-elle. J'ai ſigné le renoncement à mon deſir de prendre le voile. Et je vois que je dois me tenir à ma ſignature. Il eſt généreux à vous cependant, Monsieur, de ne pas faire valoir cet acte contre moi, & de m'entendre avec patience ſouhaiter d'en être relevée. Mais je ne ſais pas à mon aïſe... Elle ſ'arrêta, & détourna la tête pour cacher ſon émotion.

Sir Charles étoit fort ému, auſſi bien que moi.

Elle reprit la parole. Je ne m'aperçois que trop quelquefois, dit-elle, que je m'égaré dans des abſurdités. Ma dernière maladie a affoibli ma faculté de raiſonner. Je vois que vous avez tous deux pitié de moi. Permettez moi de vous dire, Chevalier, que quand je me ſuis ſoumiſe à votre compromis, (qu'après une ſi grande faute, après avoir fui de ma patrie, & des parens

fi indulgens, je pouvois d'autant moins refuser) je me promettois du bonheur dans une situation, où je vois à présent que je ne le puis trouver. Votre amitié, votre amitié réunie pour moi, heureux couple! sachant que je la méritois par mon attachement desintéressé pour vous deux, me paroissoit devoir y contribuër: aussi souhai-tois-je de la cultiver. Ma raison affoiblie ne me permettoit pas de considerer qu'il y avoit dans mon plan des irrégularités dont le monde jugeroit autrement que moi. Et quand j'apris qu'on faisoit de lâches & d'injustes censures sur mon sujet, mais sur-tout quand cette subite indisposition vous survint, ma chère Lady Grandison, & parut à mon imagination effrayée menacer une vie si précieuse. ...

Elle s'arrêta: puis continua ainsi ... Je vous ai communiqué mes reflexions, Madame ... J'en ai dit assez devant vous, Chevalier ... A présent conseillez moi ce que je dois faire ... Pour vous dire la vérité, je souhaite presque autant à présent de quitter l'Angleterre, que je souhai-tois de m'y réfugier. Je ne suis pas heureuse. O mon cœur agité! Quand est-ce, quand est-ce que je serai tranquille?

Que puis-je vous dire, Mademoiselle? répondit sir Charles. Que puis-je vous conseiller? Vous dites que vous n'êtes pas heureuse, vous pensez que vos parens ne le sont pas. Nous croyons tous que vous pouvez les rendre heureux: à Dieu ne plaise que ce fût aux dépens de votre bonheur, de vous, qui avez déjà tant souffert, quoiqu'à peine plus qu'aucun de vos parens n'a souffert de vos maux. Je ne plaide la

cause de personne, Mademoiselle. Je vous ai dit que votre Père lui-même conseille à un certain Seigneur de renoncer à toutes ses espérances; & ce Seigneur dit lui-même qu'il y travaillera, premièrement parce qu'il vous l'a promis, ensuite parce qu'il n'est que trop assuré à présent que vous avez de l'aversion pour lui.

De l'aversion, Chevalier! A Dieu ne plaise que j'aie de l'aversion pour aucune créature humaine. Je crois que ma conduite envers ce Seigneur a été telle... Elle s'arrêta.

Elle a été noble, elle a été digne de Clémentine: mais voilà ce qu'il craint; & si sa crainte est juste, à Dieu ne plaise que Mademoiselle Clémentine pense à lui!

Ma chère Lady Grandison, conseillez moi sur ce qui s'est passé dans cette conférence. Vous m'avez assuré en la commençant, que le repos de mon esprit étoit nécessaire à votre bonheur.

Il l'est, ma chère Mademoiselle Clémentine, à cause de mon attachement pour vous, & par cette seule raison. Vous ne pouvez avoir aucune peine, qui n'en soit une pour moi, si je la connois. Vous savez mieux que personne ce que vous pouvez faire. Dieu veuille vous donner le contentement, & en faire le fondement de celui de vos tendres parens! Ils sont dans l'idée qu'un établissement fixe avec quelque homme de mérite de votre pays, & de votre Religion, y contribueroit beaucoup. Votre Mère en est fermement persuadée. M^{re}. Beaumont l'est aussi. Vous voyez que vous ne pouvez avec justice pour votre frère & pour ses enfans encore à naître, ni sans manquer de soumission pour

la volonté de vos Grands-Pères défunts, songer à prendre le voile. Vous voyez que la dénaturée Laurana, que vous êtes assez grande pour aimer encore, ne peut jouir du legs considérable qui lui a été fait, que par votre mariage ... Si vous avez un dégoût pour le Seigneur qui tient une place si considérable dans les cœurs de toute votre famille, absolument ne pensez point à lui. Restez dans le célibat, si vous croyez pouvoir y être heureuse, jusqu'à ce qu'il se présente quelque homme à qui vous puissiez accorder votre estime. Faites moi l'honneur en attendant, de me conserver votre amitié, comme je serai empressée à la mériter. Nous sommes déjà sœurs. Nous ne ferons qu'un pendant que nous serons ensemble, & l'absence ne nous divisera pas, nos ames & nos sentimens se communiqueront par Lettres. ...

J'allois continuër; mais elle jeta ses bras autour de mon col, & baigna ma jouë de ses larmes ... O qu'elle m'exalta généreusement! O que le plus cher des hommes étoit charmé, & ému! Que de délicatesse dans ses procédés envers toutes deux! Il distinguoit avec la plus délicatesse la *tendre amie*, & l'*épouse bien aimée*.

Sa chère Dame étoit trop bouleversée par les transports de sa reconnoissance, pour pouvoir reprendre une suite de raisonnemens. Elle me dit cependant qu'elle pèseroit, & considèreroit tout ce qui s'étoit dit.

Dieu veuille la rendre heureuse, c'est la prière que fait de tout son cœur,

Votre

HARRIET GRANDISON.

P 7 LET.